
Le crânisme dans la dramaturgie de Gilbert Doho : entre pratiques médiumniques et devoir de mémoire

Albert Jiatsa Jokeng¹

École Normale Supérieure de Maroua (Cameroun)

Duflot Zacharie Tatuebu²

Institut Supérieur du Sahel de Maroua (Cameroun)

RÉSUMÉ

C'est un truisme, aucun peuple dans le monde ne peut affirmer échapper aux cultes, aux rites, aux adorations, aux croyances qui confortent son imaginaire et ancrent ce dernier dans la durabilité, dans la permanence. Ces rites, adorations, etc., traduisent l'attachement à un objet, à un souvenir ou à un symbole. Le cas devient plus intéressant lorsque l'objet d'adoration est un crâne. Boîte osseuse qui contient le cerveau, cette partie de l'ossature humaine est en réalité considérée comme le moteur – plus que le cœur – de l'homme. En réalité, c'est le crâne qui est le centre de commande de la machine humaine, et même de toute espèce vivante. C'est justement dans l'optique de questionner le choix de l'adoration des crânes en pays bamiléké au Cameroun, que

¹ Enseignant-chercheur de Littérature générale et comparée au Département de Langue Française et Littératures d'Expression Française de l'École Normale Supérieure de Maroua, Albert Jiatsa Jokeng est auteur de deux livres, *La Condition de l'Enseignant vacataire au Cameroun*, Paris, L'Harmattan, 2015 et *Patchworks*, Paris, Edilivre, 2015, ainsi que d'une série d'articles publiés dans des revues internationales. Ses recherches actuelles s'orientent vers les nouvelles théorisations de l'intermédialité ainsi que des nouveaux paradigmes de l'écriture.

² Enseignant au Département des Beaux arts et Sciences du Patrimoine de l'Institut Supérieur du Sahel (l'Université de Maroua/Cameroun), Duflot Zacharie Tatuebu est historien de l'art. Il s'intéresse aux questions liées au patrimoine culturel africain et en particulier du Cameroun. Il prépare une thèse de doctorat Ph.D. sur les réformes éducatives au Cameroun à partir des éléments du patrimoine culturel.

nous écrivons cette contribution en prenant pour corpus les deux ouvrages dramatiques du camerounais Gilbert Doho (*Le Crâne*, 1995 et *Noces de cendres*, 1996). Elle nous permettra de monter que cette adoration, au-delà de sa valeur médiatique – en ce sens que le crâne sert de médium entre les Bamilékés et leurs dieux – peut être considéré en réalité, et en même temps, comme *un devoir de mémoire*³ à l'endroit des disparus. Notre démarche sera historique et explicative dans la mesure où la compréhension des sèmes et thèmes relatifs à cette croyance ne peut être acquise qu'avec un voyage aux origines de l'histoire bamiléké.

INTRODUCTION

Même si l'avalanche de la modernité et la prégnance de la religion catholique sur les traditions tendent à annihiler cette pratique séculaire, le phénomène de crânisme continue aujourd'hui de résister en pays bamiléké. Il s'agit d'une région camerounaise constituée de hauts plateaux très vallonnés, essentiellement d'origine volcanique, même si on y retrouve aussi de vastes plaines (Mbo par exemple). Les sols sont très fertiles. En raison de ces conditions de vie assez favorables, la région est l'une des plus peuplée, et même des plus dynamiques d'Afrique. Entre autres facteurs de dynamisme culturel, y figure un culte particulier appelé « crânisme ». Il s'agit de l'adoration des reliques crânistiques soigneusement conservées longtemps après la mort d'un ou des membres d'une famille. Le regard de l'homme moderne n'arrive pas à comprendre un tel phénomène. C'est la raison de cette contribution, qui va au fond de l'histoire bamiléké d'une part, et dans le théâtre de Gilbert Doho d'autre part, pour exhumer cette pratique fondamentale nécessaire à la cohésion et à la paix intérieure de ce peuple. Comment s'écrit cette croyance sous la plume de Doho ? Dans quelle intention a-t-il fictionnalisé cette croyance séculaire ? Notre démarche consistera à expliquer les passages de textes dramatiques de Doho (*Le Crâne*, 1995 et *Noces de cendres*, 1996) à la lumière des faits historiques.

³ Cette expression est une version paraphrasée du sous-titre d'un des récents ouvrages de Gilbert Doho, *Désastre à Fundong, Regard sur le devoir de résistance*, Paris, 2012.

I. AUX ORIGINES, UNE PRATIQUE PERDUE DANS LE TEMPS

Le crânisme, terme que nous employons en lieu et place de « culte des crânes » et qui se justifie dans la mesure où le crâne serait dans ce cas considéré comme un dieu ou un objet de culte, est une activité traditionnelle et culturelle des Bamilékés, groupe ethnique vivant dans les Grassfields⁴ du Cameroun. La pratique a eu son temps de gloire, bien avant, et même après l'arrivée des missionnaires occidentaux dans la région. Dans quel sens peut-on parler d'une véritable manifestation religieuse ? Comment se manifeste-elle, et surtout quelle portée significative se démarque de cette pratique séculaire qui continue aujourd'hui de se dérouler chez les Bamilékés ?

Pour répondre à ces questions, nous allons dresser un bref rappel historique. Plusieurs chercheurs s'accordent pour désigner l'Égypte⁵ antique comme le point de départ de ce peuple (en fonction d'un certain nombre de traits culturels et linguistiques formels comme la construction des toits coniques qui ressemblent aux pyramides d'Égypte, la racine linguistique similaire à celle des Balladis ayant vécu en Nubie, sans oublier le culte des morts...). En effet, dans l'ancienne Égypte antique, le culte voué aux morts a constitué toute une philosophie célèbre qui, aujourd'hui encore, défie toutes les lois scientifiques : la momification, qui consistait à préserver les pharaons

⁴ Les Grassfield sont en réalité beaucoup plus larges et englobent les Régions de l'Ouest, du Nord-ouest du Cameroun et une partie de la Région du Sud-ouest. C'est pourquoi on distingue souvent des Grassfields de l'Ouest et des Grassfield du Nord-ouest.

⁵ En réalité, sur le plan chronologique, les civilisations dans le Grassland, dont le plateau bamiléké, seraient antérieures à celle de l'Égypte antique qui ne date que de 5 000 ans. Pourtant, les données archéologiques (Assombang, 1988 ; Lavachery, 1998) et linguistiques (Vansina, 1980 et 1984) font mention d'un peuplement plus ancien. D'ailleurs il a été bien démontré par les archéologues que toute la région occidentale du Cameroun fut occupée de façon ininterrompue depuis l'époque néolithique (V^e millénaire avant J.-C.), notamment par des populations de « chasseurs » bien avant l'épopée dite des « rois-chasseurs », (III^e millénaire avant J.-C.), il semble avéré que certains groupes ont peuplé ces hautes terres depuis plus de 10 000 ans avant J.-C. (La sous-chefferie Fegwa conserve par exemple trois cent cinquante crânes de chefs qui se seraient succédés. En supposant que la durée moyenne d'un règne n'est que de 15 ans, on se retrouverait tout de même à plus de 4750 ans nous rapprochant de l'Égypte antique). Les travaux de J. P. Warnier et R. N. Assombang sont éloquentes à ce sujet. Il serait par exemple intéressant d'étudier dans des travaux antérieurs le moment où a eu lieu le contact des populations (entre les autochtones et les allogènes venus d'Égypte), pour indiquer ce qui en fait ainsi une ethnie complexifiée.

morts à l'aide de pigments, d'os calcinés et autres essences végétales. Même si dans le *Livre des morts*, l'origine des pharaons semble être la région des Grands Lacs africains (car il y est dit : « nous venons des collines en bas »), on peut aujourd'hui, grâce aux recherches faites par les historiens de renom à l'instar de Célestine Colette Fouelefak Dongmo (*Le Christianisme occidental à l'épreuve des valeurs religieuses africaines : le cas du catholicisme en pays bamiléké au Cameroun (1906-1995)*)⁶ ou Tematio Maurice (*Le peuple bamiléké : origines, traditions, culture, religion et symboles*)⁷ qui, dans leurs travaux, ont établi les liens entre Bamilékés et Balladis.

Plus tard, avec la décadence de l'Égypte et l'invasion de cette civilisation par les hordes venues d'Eurasie, les Bamilékés seraient donc partis de l'Égypte médiévale au IX^e siècle de notre ère vers le sud en traversant ou en contournant le Lac Tchad. Il se pourrait que cette longue aventure ait fragilisé le groupe, dont certains membres seraient restés dans les Monts Mandara plus au Nord, tandis qu'une bonne partie se serait dirigée vers la région de Boum (Pays Tikar, près de Ngaoundéré), vers le milieu du XII^e siècle, avant de se diviser vers 1360 à la mort de leur dernier souverain unique, le roi Ndéh. L'arrivée d'Ousman Dan Fodio et de ses généraux avec les conquêtes musulmanes déclencha une guerre sans merci. Ce qui décida les Bamilékés à traverser la rivière Noun aux eaux très noires malgré la superstition nubienne selon laquelle « L'eau de couleur noire apporte le chaos, les malheurs, la malchance ». Maurice Tématio, (2012 : 5) affirme ceci :

Yendé, premier prince, va refuser le trône et traverser le fleuve Noun pour fonder Bafoussam. Sa sœur ira vers la région de Bansa. Deux décennies plus tard, Ncharé, le cadet, descendra dans la plaine du Noun pour fonder le pays Bamoun. De Bafoussam naîtront quasiment tous les autres groupements bamiléké entre le XV^e siècle et le XX^e siècle (Bansoa est né en 1910 à la suite de l'exil forcé de Fo Taghe de Bafoussam).

De l'autre côté du fleuve, ces chefferies résistèrent à l'ennemi qui, n'étant pas habitué aux « hauts plateaux très vallonnés » (Lavachery, 1998 : 19), perdirent leurs chevaux, leurs bétails, etc., au cours de ces combats. Comme les combattants bamilékés tombaient sur le champ de bataille, leurs compagnons tranchaient leurs têtes – plus petites et donc moins lourdes à transporter que tout le corps – afin de les présenter, au retour,

⁶ Paris, Karthala, 2007.

⁷ Maurice Tematio, <http://tematio.blogspot.com/2012/06/le-peuple-bamileke-origines-traditions.html>, blog consulté le 17 novembre 2015.

aux familles en guise de témoignage, mais aussi de reconnaissance. Ce fut là la principale origine du crânisme. Ces têtes étaient donc conservées comme reliques. Au fil des ans, cette conservation devint une pratique en raison des différentes codifications qui au cours de l'histoire en ont fait un véritable substrat culturel bamiléké. Il faut le préciser, le théâtre de Gilbert Doho ne mentionne pas cette histoire bamiléké. Mais, *Noces de cendres* interroge les mécanismes de transfert et de contrôle du pouvoir royal, au cours duquel sont mises en évidence les pratiques crânistiques. Plus encore, *Le Crâne* porte sur un rite crânistique consistant à « ramener » le crâne d'un défunt du tombeau dans son ancienne maison et, partant, s'affiche comme une puissante satire de l'exercice des pouvoirs en Afrique. Par ailleurs, l'épigraphe de *Le Crâne* (p. 3⁸) « À tous ceux qui sont tombés, de mai 1990 à mai 1991, pour qu'on s'en souvienne », fait allusion aux martyrs assassinés lors de ces années dites de braises où des étudiants du « Parlement » réclamaient la décongestion de l'unique université camerounaise de Yaoundé d'alors, ainsi que la purification du système universitaire (il s'agit essentiellement des étudiants grévistes, dont les survivants ont été contraints à l'exil). Depuis, l'histoire semble oubliée et la dédicace à leur endroit est donc un devoir de mémoire.

2. LE CODE CULTUEL CRÂNISTIQUE

Le crânisme n'est pas propre aux Bamilékés. En Chine par exemple, *le tao*⁹ est la « voie de l'harmonie au sein du cosmos », celle du « *qi* », qui se manifeste sous la forme du « *yin* » et du « *yang* ». On ne peut l'atteindre que par la méditation et l'extase, à partir du point important du corps, « le sommet du crâne ». La différence d'avec le crânisme bamiléké, c'est qu'il faut ici un crâne « vivant ». Ce qui est important, cependant, c'est la considération qui en fait un médium.

La Grèce antique quant à elle vénérât Athéna, déesse majestueusement jaillie du crâne de Zeus, auparavant fendu par la hache d'Héphaïstos, le dieu forgeron. C'est pour cette raison qu'Athéna, dans la mythologie grecque, quoique guerrière, est la déesse de la pensée,

⁸ Les références suivantes seront mises entre parenthèses et porteront sur la présente édition.

⁹ Pour José Rodriguez Dos Santos, « le Taoïsme n'est vraiment pas une religion, mais un système philosophique », in *La formule de Dieu*, Paris, 2012, Éditions Hervé Chopin, p. 139.

l'inspiratrice des arts, de la sagesse des cités courageuses (comme cela est si bien montré par Homère dans *L'Illiade*). Toujours dans la même mythologie, la tête d'Orphée est jetée dans le fleuve par les Ménades. Elle continue de chanter jusqu'à ce qu'elle soit entraînée à la mer et conduite par les vagues à Lesbos en même temps que sa lyre.

En Extrême-Orient, et particulièrement en Mélanésie et en Polynésie, l'adoration des crânes est très courante. Ils y sont considérés comme des reliques, ou servent de divinités tutélaires établissant des rapports avec les esprits. Chez les Dayaks dans le Sarawak, un état de la Malaisie, au Nord-ouest de Borno, la tête d'un roi consacré, après démembrement de son corps, était consultée autrefois pour prédire l'avenir, ou pour opiner sur un événement important. On retrouve la même coutume chez les Thraces (en Grèce), 2000 ans avant J.-C.

Si le pilier du Christianisme demeure le Golgotha, le « lieu du crâne », il faut reconnaître que chez les Hébreux, les téraphins sont des idoles construites à partir de la tête tranchée du nouveau-né, les cheveux ayant été arrachés. Lorsqu'un homme se prosterne devant ce téraphin, la tête se mettait à parler et à répondre à toutes les questions qui lui étaient posées.

Si le crânisme est si important pour les Bamilékés, c'est en raison de la formidable organisation de son culte. Il faut reconnaître que la modernité, avec le recul des guerres, a fait que des chefferies traditionnelles soient devenues plus pacifiques. Les pratiques qui, par le passé, consistaient à célébrer le martyr ont été modifiées. Ce qui a changé le paradigme des cultes. Les adeptes ont compris qu'en gardant le crâne d'un mort, ils pourront ainsi plus tard montrer à leurs fils et petits-fils qui fut leur aïeul. Il est vrai qu'on pourrait comprendre un tel choix, car le culte fait aussi vivre ses prêtres. Cela nous ramène à décrire comment s'effectue le culte.

Quelques années après la mort, une fois qu'on est sûr que la dépouille est complètement décharnée, une première étape est organisée : *le rite de l'exhumation*. Le rite (parfois confondu au rituel) désigne l'ensemble des règles et des cérémonies qui se pratiquent dans une religion ou dans une tradition. Les rites sont l'expression concrète de la tradition. Les Africains expriment cette tradition à travers les rites événementiels, culturels et/ou contextuels, voire cultuels. Il va de soi que la célébration rituelle est l'expression d'un idéal de civilisation. Alain Poiré Kamki (2008 : 102) précise que « chez les africains, l'exécution du rite est rattachée à une éducation, une inculcation traditionnelle, bref

à tout ce qui affecte la vie sociale. Cette exécution est fonction d'une règle préalablement définie ». Le rite d'initiation par exemple prend souvent l'aspect d'un contrat qui engage l'homme et la divinité. La tradition africaine consacre une part importante de son temps à l'éducation de l'individu : tout s'apprend, tout a un rite auquel l'homme doit s'initier. N'importe qui ne passe pas cette épreuve, car il faut avoir un sens élevé de croyance ancestrale, de la valeur ontologique de l'être humain. Sont donc écartés les idiots, les fous, les hippies, les femmes stériles bref les marginaux. Pour donc remplacer leur crâne après leur décès, on est obligé de les enterrer avec un caillou dans la main. Il en est ainsi de la fille du Grand Prêtre qui, dans la fiction de Doho, exprime à sa propre femme sa peur de voir leur fille un jour mourir sans laisser de descendance, et donc d'être enterrée ainsi : « Assez femme ! Crois-tu que je me réjouisse de l'état de ma fille ? Crois-tu que l'idée de l'enterrer un de ces jours avec une pierre dans la main m'enchanter ? » (*Le Crâne*, p. 33).

Pour exécuter ce rite d'exhumation, il faut recourir aux services d'une personne expérimentée¹⁰ (prêtresse). Voici le portrait d'une prêtresse (Mapu'u) que dresse Gilbert Doho dans une didascalie :

Une femme d'un certain âge. Elle a les cheveux crasseux tombant en nattes sur les épaules. Elle a de grandes boucles d'oreille et porte au bras plusieurs bracelets de cuivre. À sa main gauche est accroché un sac en fibre de raphia contenant une branche d'arbre de paix¹¹. Elle n'a pour tout vêtement qu'un cache-sexe au-dessus duquel se trouvent plusieurs rangées de perles multicolores (Doho, 2001 : 26).

Notons qu'il n'y a pas que des femmes pour assurer ce rôle. Les hommes également, comme dans cet autre portrait de l'époux de Mapu'u, Le Grand-Prêtre, presque vêtu de la même manière : « C'est un vieillard aux cheveux blancs mais encore bien vert. Il fume une longue pipe en bronze et a pour tout vêtement un cache-sexe. À la main gauche il porte un bracelet de cuivre marron » (Doho, 2001 : 33). Ce personnage ne se crée pas au hasard. Elle est l'incarnation même de la volonté de Dieu : « [...] Ainsi parée, Mapu'u est la prêtresse même désignée par Dieu » (Doho, 2001 : 24).

¹⁰ Même si le choix de la femme pour ce genre d'exercice est privilégié, il n'en demeure pas moins vrai que les hommes participent également à ce rite.

¹¹ De son nom scientifique *Dracæna*, qui vient grec « Drakaina » et veut dire « femelle du dragon », plante originaire d'Afrique tropicale et d'Asie. Utilisée au Cameroun et surtout chez les Bamilékés particulièrement sous le nom de « Kwet-Ken », cette plante est exhibée ou plantée lors des cérémonies telles que les rites, les mariages, les prières et les guérisons.

Le matériel de travail de la prêtresse est composé des feuilles particulières qu'on appelle « Nkak » cueillies d'un arbre aux vertus mystérieuses et enfouies dans son sac en fibres de raphia, l'arbre de paix, d'une houe (qui servira à creuser la fosse, sauf dans le cas où la dépouille se trouve dans un caveau), et d'une poudre violette appelée¹² « Peuh ». Une fois sur les lieux de l'exhumation, la prêtresse fait moudre dans sa bouche les graines de jujube, le « ndeudeuh » qu'elle asperge de part et d'autre du tombeau. Puis, elle creuse exactement là où est supposé être le crâne (l'endroit est indiqué par une croix ou un arbre de paix qui avait été planté au moment de l'enterrement, des années auparavant). Même si la profondeur de la tombe est souvent d'environ deux à trois mètres, on se rend compte qu'elle a diminué au cours des années (effet d'érosions ?) Le cercueil, ou ce qui en reste est brisé : la prêtresse se courbe, dégage le reste des cheveux encore presque collés sur le crâne de ses mains nues puis, d'un coup sec, décolle la tête du reste du corps qu'elle dépose sur les feuilles de « Nkak ». Après quoi, la relique est amenée à l'intérieur d'une maison habitée, dans un lieu spécialement aménagé : une maisonnette couverte (espace aménagé dans une grande maison). C'est ainsi que dans *Noces de cendres* (p. 82), Mapu'u déclare : « Lorsque demain tu apparaitrais splendide, ce sera pour rendre gloire à la pauvre grand-mère qui ne dort pas et qui voit mes actes » (elle voit les actes de l'intérieur de l'espace aménagé dans la maison de Mapu'u).

Après cette phase, on a ensuite recours au *rite d'adoration*. Des incantations sont faites ; la prêtresse jette « à tout vent » du sel et de l'huile de palme mélangés au « Peuh », puis le crâne est enduit avant d'être déposé, la face vers l'entrée, afin qu'il « voie » tous ceux qui entrent dans la maison. Désormais, lorsque chaque membre de la famille aura des problèmes, il se rendra auprès de ce crâne pour lui « donner » à manger : le sel, l'huile, la pistache¹³ grillée, etc. Cette cérémonie est souvent aussi appelée cérémonie des sacrifices. Ensuite, les mets préparés par des femmes sont distribués à tous ceux qui ont assisté au rite, même les passants. D'ailleurs, il existe un adage populaire : « si tu fais ton « feh » (cérémonie des sacrifices) sans qu'un étranger ne se pointe, sache que ça n'a pas “donné” ». Enfin, une petite motte de terre est prélevée près du crâne et collée au milieu du front de celui qui subit l'initiation, afin qu'il puisse jouir des bienfaits

¹² Obtenue de l'Acajou.

¹³ Graines légumineuses extraites du melon.

de ses dieux. Après cela, le lieu est recouvert, et chacun rentre chez soi le cœur empli de foi et de béatitude. Dans *Le Crâne* (p. 49) Tatang déclare : « Le transfert de son crâne [celui de son défunt père] devrait plutôt être sujet de joie et non de pleurs », et plus loin : « Je veux que demain soit jour de fête. On a abattu des chèvres et des moutons. Il y a du porc en grande quantité, je veux que mon peuple se réjouisse » (Doho, 1995 : 50).

3. LES PRATIQUES MÉDIUMNIQUES

Dans quelle mesure le crânisme peut-il être considéré comme pratique médiumnique ? À l'origine, le médium, dans la pensée spiritiste, désigne une personne capable de jouer les intermédiaires entre le monde des vivants et le monde des esprits. Cependant pour Éric Méchoulan (2003 : 16), « le médium est donc ce qui permet les échanges dans une certaine communauté à la fois comme dispositif sensible (pierre, parchemin, papier, écran cathodique sont des supports médiatiques) et comme milieu dans lequel les échanges ont lieu ». Les « pratiques médiumniques » (Viala et Alii, 2002 : 405) ne se limitent donc pas aux enthymèmes, mais à la délivrance d'un message. Il en est ainsi de ce rêve fait par Tatang dans *Le Crâne* (p. 17) :

J'étais assis ici même, et j'ai revu la file de mes ancêtres partis depuis des années... J'ai revu mon arrière-grand-père Folon qui périt aux mains de ses ennemis. Puis, Tchinda qu'on transperça d'un roseau pour usurpation de trône. Tsegneshem, père de feu mon père à qui l'on fit boire de l'huile bouillante. Tous, Mafo, défilaient dans une eau en furie. Puis vint mon père. J'ai eu un grand souffle au cœur quand le vieil homme m'est apparu. Femme, j'ai couru de toutes mes forces. Je voulais me jeter dans ses bras. Mais plus je courais, plus vite il s'éloignait. [...] tout saignant aussi en moi. Je nageais dans mon propre sang. Et père était là qui me narguait. Au moment où ma tête allait disparaître dans cet océan de sang, père s'est enfin approché et m'a touché du doigt. C'est alors que je me suis réveillé.

C'est un défunt qui demande donc, à travers ce rêve, à son héritier d'aller exhumer son crâne pour qu'il soit libre, et qu'il puisse reposer là où il doit être. Le crâne leur servira donc de médium. Le crânisme est donc une religion du médium, en ce sens que l'ensemble des rites et cérémonies concourant à la mise en œuvre de cette pratique renvoient aux seules fins de communiquer avec les ancêtres. À ce titre, il fait partie d'un sous-ensemble que nous pouvons nommer l'animisme. L'animisme (du latin *anima*, qui signifie âme), détermine l'univers de croyance. Il

consiste à attribuer une âme à tous les phénomènes naturels : « il est une croyance ou religion selon laquelle la nature est régie par des âmes ou esprits, analogues à la volonté humaine : les pierres, le vent, les animaux. Il se rencontre surtout chez les sociétés traditionnelles » (Wikipedia.org). Les Bamilékés se considèrent comme régis par des dieux et/ou des ancêtres divinisés qui sont présents dans l'esprit de chacun et sont tant vénéérés dans chaque concession que dans les gestes de la vie courante. Claude Njike-Bergeret pense que « l'animisme est une façon de se concevoir dans la création, un mode de vie. Pour l'animiste, Dieu imprègne toute chose en ce monde, il est partout, dans le feu, dans l'eau, dans les arbres... » (1997 : 210). Mais à travers le crâne, on peut lui parler. Précisons que si les Africains vénèrent les crânes et adorent les esprits, c'est parce qu'ils soutiennent avec force et conviction que : « les morts ne sont pas morts » (Birago Diop, 1960 : 83). Le mort peut revenir châtier les vivants, les menacer, les juger ou leur donner des conseils : « quand un ancêtre te prend par la main, c'est l'annonce du désastre, c'est bien cela, hein ? » se demande un personnage du drame de Doho (*Le Crâne*, P.18). Au cours d'un entretien entre Bergeret et le chef Njike (son feu mari), ce dernier qui « donnait à manger à sa maison¹⁴ », lui explique cette pratique :

Ces lieux ont été pendant de nombreuses années les compagnons de mes joies et de mes peines. Maintenant, je dois informer les esprits qui ont veillé sur moi que je vis toujours non loin de là. Alors, je vais jeter ma nourriture autour de ma maison, ainsi les animaux et les insectes qui la dévoreront porteront mon message aux ancêtres. (Njike-Bergeret, 1997 : 204-205)

Corroborant ce point de vue, Notué Jean-Paul (2007 : 63) déclare que les Bamilékés en grande majorité rendent des cultes à de nombreuses divinités protectrices du pays, des lieux, des lignages, des clans, voire des individus, tout en croyant à un être suprême *Si*. D'après lui, l'homme est au centre d'un triangle dont le sommet est occupé par l'être suprême et la base d'un côté par les dieux, de l'autre par les ancêtres (représentés par les crânes). Par leur intermédiaire, l'homme s'adresse à l'être suprême à l'aide des prières et des sacrifices. Le culte des morts (le crânisme) et, en particulier, celui des ancêtres, constitue la base

¹⁴ Une fois le crâne ramené, le responsable de la famille (et non plus seulement le prêtre ou la prêtresse) doit, dans des occasions exceptionnelles (joie, malheur) donner à manger au crâne, c'est-à-dire déposer la nourriture tout autour pour que les dieux qui vivent avec ce crâne partagent le repas. Ces dieux viennent matérialisés en animaux (surtout les serpents), en bestioles ou insectes.

fondamentale de la religion autochtone : « le crâne du défunt est religieusement conservé et reçoit [régulièrement] des offrandes » (Kamki, 2008 : 103).

Cette pratique rituelle est la manifestation d'une initiation héritée et reçue des parents. Pour cette raison, elle est réservée à une élite. C'est ainsi que le successeur légal est doué d'expériences du sacré qui ne sont pas le privilège du commun des mortels. Il a pour mission de poursuivre l'interminable tâche, d'accomplir la mission eidétique et sisyphéenne, de s'initier aux mystères du monde. Pour ce faire, la cérémonie de sacrifice est un moment où les vivants communiquent avec les ancêtres. On dirait une sorte de cordon ombilical qui rattache le monde des vivants (sensible) et le monde des morts (invisible). Ainsi, le sacrifice reste un art divinatoire, voire devineresse que les officiants oralisent selon une certaine règle artistique (Kamki, 2008 : 103).

En ayant recours au sacrifice, le Noir aurait peur de compromettre son existence. En s'y livrant, il perdure dans la vie, doué de puissance : le crânisme devient une sorte d'« anti-destin », selon le mot fameux d'André Malraux. Devant cette situation, Jean Cazeneuve (1971 : 171) affirme : « L'homme angoissé de se sentir un mystère pour lui-même a pu être partagé entre le désir de définir par des règles une condition humaine immuable, la tentation de rester plus puissant que les règles, de dépasser toutes les limites ». Cette crainte prend naissance dans ce qu'Alfred de Vigny (1853 : 128) appelle « l'angoisse existentielle » qui est l'expression de la crainte, de la peur dans un monde absurde.

Le crânisme est aussi un honneur qu'on fait aux morts. Il faut honorer les morts, car ils ne sont pas morts, dit Birago Diop dans son conte « Sarzan ». Les crânes ont aussi faim comme le commun des mortels, comme le dit Kwetse (*Le Crâne* ; p. 26) : « où porteras-tu tes sacrifices ? Les déverseras-tu sur le chemin alors que les mânes de nos ancêtres sont là qui ont soif de ces victuailles ? ». Il s'agit d'une conception de l'imagerie africaine qui va même au-delà de la métaphysique pour imaginer une vie au-delà de la vie, vie dans laquelle les « morts » ont besoin de l'assistance des vivants pour vivre dans ce nouveau monde.

Le crâne sert aussi de juron et, dans ce cas, atteste du caractère sérieux des propos tenus : Tatang, dans un accès de colère, fulmine : « Et puis, ne me parle pas de mes notables. J'ai envie de les déposséder de leur titre. Par le crâne de mon feu père, je le voudrais tant » (*Le Crâne*, p. 9). Le pauvre Kwetse exprime la peur en entendant le fleuve

gronder inhabituellement : « il a grondé toute la nuit (Ndedon, fleuve du village). Par le crâne de mon père. On dirait qu'il veut purger cette terre de toutes les pourritures qui l'encombrent » (*Le Crâne*, p. 24). Il en est de même du Grand Prête : « Qu'aurais-tu fait ? Par le crâne de feu mon père, qu'aurais-tu fait ? » (*Noces de cendres*, p. 33).

Par exemple, il faut reconnaître que les Bamilékés n'adorent pas le crâne des gens ayant commis de lourdes fautes, ou même qui n'ont pas eu d'enfants de leur vivant (mais il peut y avoir des exceptions). Les enfants également font partie de ceux qui ne bénéficient pas de ces pratiques parce que leur crâne ne résiste pas assez à l'usure du temps comme celui des adultes, et en plus, ils sont supposés n'avoir pas de progéniture.

CONCLUSION

Nous nous proposons au début de cette réflexion de montrer comment s'écrivait le crânisme sous la plume du dramaturge camerounais Gilbert Doho. En exploitant ses deux textes théâtraux, *Le Crâne* et *Noces de cendres*, ainsi que les connaissances historiques développées par les chercheurs sur l'histoire bamiléké, on se rend à l'évidence que cette pratique est une sorte de religion ancestrale encore en vogue chez les Bamilékés. Elle est surtout l'expression culturelle et culturelle d'un peuple qui réussit une résistance sans pareil face à l'avalanche culturelle judéo-islamo-chrétienne sur l'Afrique. Ce qu'il est important de retenir, c'est surtout sa dimension artistique qui en fait une activité particulièrement riche unissant l'individu à ses dieux par le biais de ses ancêtres matérialisés par les crânes. D'un autre point de vue, le texte de Doho devient un support adéquat d'une telle littérature orale Bamiléké.

Ouvrages cités

- « Animisme ». [En ligne] <http://fr.wikipedia.org/wiki/Animisme>. Page consultée le 4/10/2015.
- BERGERET, Claude-Njiké. 1997. *Ma Passion africaine*. Paris : Éd. Jean-Claude Lattès.
- CAZENEUVE, Jean. 1971. *Sociologie du rite. Tabou, magie, sacré*. Paris : Éditions P.U.F.
- DOHO, Gilbert. 1995. *Le Crâne*. Yaoundé : Clé.
- . 1996. *Noces de cendres*. Yaoundé : Clé.
- . 2012. *Désastre à Fundong, Regard sur le devoir de résistance*. Paris : Karthala.
- DOGMO, Jean-Louis. 1981. *Le dynamisme bamiléké (Cameroun)*, 2 vols, Yaoundé : CEPER.
- DOS SANTOS, José Rodriguez. 2012. *La formule de Dieu*, Paris : Éditions Hervé Chopin
- DIOP, Birago. 1960. « Souffles », in *Leurres et lueurs*. Paris : Présence Africaine.
- KAMKI, Alain Poaire. 2008. « De la rencontre avec l'autre à la découverte de soi : le cas de Claude-Njike Bergeret, Karen Blixen, Stefanie Gercke et Stefanie Zweig », mémoire de DEA, Université de Yaoundé I, inédit.
- MÉCHOULAN, Éric. 2003. « Intermédialités : Le temps des illusions perdues » in *Intermédialités*, N°1. pp.9-27.
- MOMPLAISIR, Michel Ange. 2003. *Comme le flux de la mer...Propédeutique à l'anthropologie biologique*, Educa Vision Inc.
- FOUELLEFAK Kana Célestine Colette. 2013. (*Le Christianisme occidental à l'épreuve des valeurs religieuses africaines : le cas du catholicisme en pays bamiléké au Cameroun (1906-1995)*)
- LACHAVERY, Philippe. 1998. « Le peuplement des Grassfields : recherches archéologiques dans l'ouest du Cameroun », Bruxelles, in *Afrika Focus*, Vol.14, Nr.1, pp.17-36.
- PERROIS Louis et NOTUE Jean-Paul. 1997. *Rois et Sculpteurs de l'Ouest-Cameroun. La panthère et la mygale*, Paris : coéd. ORSTOM et Karthala,

- VANSINA, Jan. 1984. *Art History in Africa (an Introduction to the Method)*, New York et London : Longman.
- . 1990. *Paths in the Rainforests. Toward a History of Political Tradition in Equatorial Africa*, Madison : The University of Wisconsin Press.
- VIGNY, Alfred de. 1835. *Chatterton*. Paris : Éditions Folio.
- VIALA, Alain et Alii, . 2002. *Le Dictionnaire du Littéraire*, Paris : PUF.
- WARNIER Jean-Pierre. 1984. « Histoire du peuplement et genèse des paysages dans l'ouest camerounais », in *J.A.H.*, 24 (4), p. 395-410.
- . 1985. *Échanges, développement et hiérarchies dans le Bamenda pré-colonial*, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, Stuttgart. (Coll. « Manuels et travaux de recherche de l'Université de Yaoundé » ; Studien zur Kulturkunde ; 76).